

Aux États-Unis, le cauchemar des "revenants"

15h07 , le 28 janvier 2012, modifié à 12h39 , le 19 juin 2017

Paru dans leJDD

Un mois après le départ des Américains d'Irak, les vétérans de la guerre racontent leur réinsertion difficile

Lorsqu'il évoque son "plus rude combat" et sa volonté de "gagner cette guerre", le vétéran Krzysztof Choromanski ne parle pas d'Irak, mais de la difficulté d'en revenir. Comme cet ex-soldat d'infanterie, plus de 1,5 million d'Américains ont été mobilisés en Irak au cours des huit dernières années et pour une grande majorité d'entre eux, la réinsertion relève du défi.

Le retrait d'Irak des derniers GI's le mois dernier a mis en exergue une situation devenue critique. Un quart des anciens combattants souffrent d'anxiété, de dépression ou de stress post-traumatique (PTSD). Sur le plan social, 13% d'entre eux et 30% des 20 à 24 ans ne trouveront pas de travail à leur retour, soit un taux de chômage deux à trois fois supérieur à la moyenne nationale.

"Depuis la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam, les vétérans sont perçus par l'inconscient collectif comme des toxicomanes, des victimes de problèmes mentaux et des instables", explique Jacqueline Martinez, responsable de la New York State Health Foundation, qui assiste les vétérans new-yorkais sur le plan médical. En clair, le vétéran "fait peur" aux employeurs : il peut être amené à repartir à tout moment et son expertise militaire est difficilement exploitable. Quand Krzysztof, qui souffre de PTSD, cherche à s'enrôler dans la NYPD, la police new-yorkaise, il se voit ainsi répondre qu'il n'est "psychologiquement pas apte". "Ce syndrome n'est rien d'autre que celui d'un soldat redevenu un civil", résume, amer, ce trentenaire, qui a fini par reprendre ses études, payées par le département américain des Vétérans. "Ce que vous avez inconsciemment refoulé pendant votre déploiement ne vous quitte plus à votre retour", souligne-t-il.

Moins de 1 % de la population mais 25 % des sans-abri

En 2010, 20.000 vétérans ont perdu leur maison, faute de pouvoir payer leur crédit. S'ils représentent moins de 1% de la population, les anciens combattants constituent 25% des sans-abri aux États-Unis. Pour ces "oubliés" de la société américaine, l'administration Obama a fait adopter l'an dernier une loi favorisant "l'embauche des héros" (Hire Heroes Act), avec réductions fiscales à la clé pour les entreprises les recrutant. La banque JPMorgan Chase ou le géant de la téléphonie Verizon se sont ainsi engagés à engager 100.000 vétérans d'Irak et d'Afghanistan d'ici à 2020.

Pour Laura Sellinger, la question de la recherche d'un emploi ne s'est jamais posée. Cette jeune new-yorkaise d'origine portoricaine, engagée dans l'US Air Force au lendemain des attentats du 11-Septembre et envoyée quatre ans plus tard en Irak, n'est plus que l'ombre d'elle-même. En huit mois, l'analyste du renseignement, qui allait au contact de la population de Bagdad, la tête enveloppée d'une burqa, a été blessée trois fois. Faute de relève, elle ne sera rapatriée qu'au troisième traumatisme crânien, lorsque son état ne lui permet plus d'assurer sa mission. Pas moins de 68% des 33.000 blessés d'Irak ou d'Afghanistan ont été touchés, comme elle, dans des explosions ou leur souffle, susceptibles de contribuer au développement du PTSD.

À peine rentrée à sa base en Alaska, Laura est déployée en Corée, sans même avoir le temps de se faire soigner. Là-bas, la jeune militaire est violée - c'est le cas d'une femme vétérane sur trois. Son agresseur : un jeune sergent, reconnu coupable mais pas condamné. "Je suis revenue brisée physiquement et mentalement", raconte Laura, qui souffre depuis de PTSD et avale chaque jour 16 médicaments pour tenir debout. Elle vit sa guérison en solo en Floride : "Le plus dur, c'est l'absence de sommeil".

"La meilleure thérapie est le dialogue entre vétérans"

Son mari, John, en est à son 8e déploiement en Afghanistan en six ans. Aux insomnies s'ajoutent les migraines, le vertige, la perte de mémoire et l'incapacité de lire ou d'écrire. Son exutoire depuis qu'elle a été placée d'office à la retraite à 28 ans, elle l'a trouvé dans la photo. Elle invite les femmes vétérans à suivre son exemple via son site Web, www.battledress.webs.com ("vêtement de comba"), une galerie virtuelle pour exposer les œuvres d'art d'anciennes combattantes, afin de "leur donner une voix". Plus de 200.000 femmes ont servi en Irak, rappelle Laura, "la meilleure thérapie est le dialogue entre vétérans". Un dialogue qu'elle initie au quotidien dans ses actions bénévoles auprès d'associations comme le Service Women's Action Network (Swan), créé par une ancienne marine, Anuradha Bhagwati, devenue la porte-parole des femmes vétérans au niveau national.

Laura soupire : "Le fossé se creuse entre le reste du pays et nous, d'anciens guerriers, incompris et stigmatisés". Son come-back s'est fait sans confettis ni parade. Elle dit ne rien regretter, comme pour s'encourager dans sa nouvelle cause en faveur d'une meilleure reconnaissance du rôle des femmes dans l'armée.

LIRE AUSSI : En Irak, le spectre de la guerre civile

Source: JDD papier

- Par **Alexandra Geneste, correspondante à New -York**

DOSSIERS :